

Rencontre avec Camille Mutel
Pourtant Chacun Tue ce qu'il Aime
18/02/22

De quoi s'inspire votre univers artistique ?

A la base elle est profondément passionnée par le corps, la présence et le mouvement et ça depuis l'enfance. Elle aime observer les corps (deux personnes qui marchent dans la rue ...)

Elle rencontre ensuite la culture japonaise et l'approche du corps qu'offre le butô. Les corps paraissent plus laids, les mouvements comme moins encadrée ou plus exalté (convulsions)

Tatsumi Hijikata, fondateur de la danse Butô désigne trois état où les hommes sont forcément en état de danse : Le sexe, la souffrance et la mort. Cette pensée l'amène à questionner profondément les gestes plus que d'être à la recherche de mouvements chorégraphiés.

Puis elle déconstruit tout ce travail avec la culture Japonaise en replaçant son corps et son expression dans les codes de la culture européenne qui est son identité première. Elle essaie ensuite de faire dialoguer les deux cultures.

Quelles sont vos études ?

Elle étudie la danse au conservatoire puis rencontre la danse Butô à 20 ans et elle l'enseigne durant 5 ans avec un maître au Japon.

Aujourd'hui elle se forme régulièrement avec Hervé Diasnas durant des temps de stage de *Pratique*.

Y a-t-il un projet à l'origine de cette création et de cette résidence ?

En 2019 elle fait une longue résidence au Japon, durant son installation pendant près de 5 ans, pour apprendre la cérémonie du thé et toute la gestuelle qui y est rattachée. Elle développe une réflexion sur les gestes utilisés avec les autres et décide de les exposer en quatre temps suivant les saisons Japonaises, c'est *La Place de l'autre*. La première pièce *Not I*, questionne la relation à l'autre, l'espace de la rencontre et du cadeau sont au cœur de la recherche chorégraphique.

Quelle est votre inspiration pour ce spectacle spécifiquement ?

C'est la deuxième pièce de la quadrilogie, inspirée de la saison de l'automne. Dans notre société, il est question de la fin d'un cycle, la fête des morts, le soleil qui baisse plus rapidement. C'est aussi la question de la récolte et de l'autonomie alimentaire. Elle vit dans les Vosges en milieux ruraux et durant le confinement la notion d'autonomie alimentaire est devenue plus prégnante avec toutes les questions de société qui s'en dégagent. Élever ou chasser c'est peut-être mieux pour l'alimentation animale car ce n'est pas une industrie de masse l'impact écologique est réduit d'une part. D'une autre part subsiste la question de la souffrance animale et des réglementations en vigueur qui interdisent ces pratiques toujours présentes dans les milieux ruraux notamment pour les poules et les lapins. Ces gestes issus d'un savoir-faire ancien disparaissent car ils sont de moins en moins transmis.

Il est intéressant de constater que pour survivre une espèce est obligé de tuer les éléments d'une autre espèce, ici il n'y a pas de jugement de valeur mais plus un constat sur l'interdépendance des espèces.

Cela remet en questionnement de nombreux sujets de société tels que les luttes véganes, écologiques ou éthiques. On peut faire le choix de ne plus manger de viandes car l'industrie agro-alimentaire fait beaucoup de dégâts mais il faut aussi avoir conscience de l'impact de l'agriculture de masse. Par exemple, on laboure un champ pour du soja, on tue des vers de terre et on retire par le même geste la nourriture des oiseaux. On remplace le plastique par le bambou, on rase les forêts, détruit les habitats des hiboux et on utilise beaucoup trop d'eau pour les faire pousser.

Dans la mise en scène le geste de tuer ou chasser est déplacé sur les végétaux ou avec des objets comme des cornes ou peaux.

Ils utilisent la grenade car son jus rouge et la texture interne permet de rappeler le sang ou l'aspect organique.

De qui est composé l'équipe ? Comment les avez-vous rencontrés ?

C'est la même équipe de 10 personnes qui compose tous les spectacles de la quadrilogie.

Elle pensait faire quatre solos, certains par elle-même, et d'autres par Kerem Gelebek car elle estime qu'ils ont deux énergies opposées : elle (minimaliste, froideur, épuré) et lui (joyeuse, fluide, généreuse). Elle pensait permettre des contrastes plus importants lors du jeu, et amena son deuxième danseur qu'elle avait rencontré lors d'une précédente représentation.

Puis le Covid avec son manque de relation humaine lui à donner envie de remettre plus de monde sur scène et elle ouvre à un duo masculin.

Est-ce qu'un planning pour la résidence a-t-il été établi ?

Un premier planning découle des restrictions budgétaires suivant les résidences dans lesquelles elle vient s'installer, toute l'équipe et présente ou non ce qui permet de travailler sur certaines choses en priorité.

Il y a d'abord eu une rencontre avec tous les membres de l'équipe afin de parler du projet, chacun est parti avec ces envie, et la consigne était de construire suivant sa discipline de la matière à mettre en place lors de cette première résidence.

De son côté Camille Mutel, inspiré par la cérémonie du thé, propose un jour un objet à travailler : la grenade, les pinces en corne et poêlée de belette utilisée en calligraphie chinoise.

Quelles sont vos attentes au niveau de la réception du public ?

C'est le moment pour eux de tester la bi-frontalité. Ils attendent du public la possibilité d'échanger avec eux et de débattre sur les différents thèmes que Camille Mutel souhaite aborder.

Qu'elle est la signification du titre ?

C'est un poème d'Oscar Wilde, extrait de *La Ballade de la goële de Reading*, qu'il va écrire alors qu'il est emprisonné pour sodomieet homosexualité. Un codétenu est mis à mort et il a cette réflexion sur le principe que l'on aime ce que l'on détruit, parfois de manière inconsciente.

C'est une manière d'adoucir le verbe tuer et de se demander qui n'a jamais tué, un amour, une amitié. On est toujours responsable d'une perte.

Ça permet d'exacerber le sentiment de culpabilité qui est rattaché au geste et à notre société actuelle qu'on ne maîtrise pas totalement. Ce n'est pas mieux mais c'est mieux que rien.